

LES GRANDS PHARAONS

DIMITRI LABOURY

AKHÉNATON

NÉFERTITI

EL-AMARNA

ATON

KARNAK

Pygmalion

Extrait de la série Akhénaton

AKHÉNATON

Comme l'écrivait Cyril Aldred, « aucun souverain de l'Ancienne Égypte n'a peut-être fait couler autant d'encre de la plume des historiens, archéologues, moralistes, romanciers et amateurs divers que le pharaon Akhénaton ». Premier fondateur historiquement attesté d'une religion monothéiste, Amenhotep IV, qui changea son nom en Akhénaton, occupe une place exceptionnelle dans notre imaginaire collectif, relatif à l'Égypte antique. Cette notoriété est le fruit d'une véritable réappropriation de sa figure, motivée par les fantasmes et les besoins identitaires de notre époque contemporaine vis-à-vis du passé pharaonique. De fait, le lecteur, qu'il soit simple amateur ou égyptologue, est souvent bien en peine de cerner le personnage historique qui régna réellement sur l'Égypte pendant dix-sept années au milieu du ^{xiv}^e siècle avant notre ère.

D. Laboury propose une biographie archéologique du royal adorateur d'Aton, laquelle cherche avant tout à décrire les faits matériellement attestés de son règne, tâchant d'en distinguer ce qui relève de leur interprétation. Il nous invite à plonger dans l'Égypte au sommet de sa gloire lorsque le jeune prince grandit ; à suivre, pas à pas, la réforme politico-religieuse qu'il instaura une fois couronné pharaon ; à découvrir ce que l'on sait réellement de sa reine, la belle et mystérieuse Néfertiti ; à explorer l'Horizon-d'Aton, la cité que le souverain fit édifier en Moyenne Égypte en l'honneur de son nouveau dieu d'élection et, enfin, à analyser la manière dont ce roi atypique fut banni de l'histoire égyptienne par les anciens Égyptiens eux-mêmes, avant de ressusciter dans la mémoire contemporaine.

Dimitri Laboury est Maître de recherches du Fonds National de la Recherche Scientifique de Belgique (FNRS-FRS), à l'Université de Liège, où il dirige le service d'histoire de l'art et archéologie de l'Égypte pharaonique. Il s'est donné pour spécialité l'étude de la pensée et de l'histoire culturelle à travers l'art et la culture matérielle de l'Égypte antique. Il est membre de plusieurs missions archéologiques dans la région de Louqsor, à Karnak et dans la nécropole thébaine, ainsi qu'à Amarna.

Pygmalion

Extrait de la publication

LES GRANDS PHARAONS

AKHÉNATON

Collection dirigée par Pierre Tallet

DANS LA MÊME COLLECTION

SÉSOSTRIS I^{er}
ET LE DÉBUT DE LA XII^e DYNASTIE
par Nathalie Favry

*

DJÉSER
ET LA III^e DYNASTIE
par Michel Baud

*

THOUTMOSIS III
ET LA CORÉGENCE AVEC HATCHEPSOUT
par Florence Maruéjol

*

SÉSOSTRIS III
ET LA FIN DE LA XII^e DYNASTIE
par Pierre Tallet

*

ÂHMOSIS
ET LE DÉBUT DE LA XVIII^e DYNASTIE
par Christophe Barbotin

DIMITRI LABOURY

LES GRANDS PHARAONS

AKHÉNATON



Pygmalion

SOURCES ET NOTES :

Les sources utilisées (fonds d'archives, ouvrages, etc.) figurent en notes de renvoi en bas de page. Les nombreuses références aux fonds d'archives du Service Historique de l'Armée de Terre (Vincennes) apparaissent en abrégé : SHAT, suivies de la cote du dossier.

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0479-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Dominique,
sans qui ce livre n'aurait pas vu le jour.
Il lui doit bien plus qu'elle ne le sait.*

INTRODUCTION

Écrire la biographie d'un roi de l'Égypte antique n'est jamais chose aisée, car l'idéologie pharaonique exerçait un filtre tellement puissant sur les monuments destinés à être conservés pour la postérité, que l'on peut légitimement – et l'on doit sans aucun doute – s'interroger sur ce que l'on sait en définitive réellement de la vie, des faits et actes d'un tel souverain, sans même aborder le sujet de sa véritable personnalité. Lorsqu'on prend en outre la mesure de l'abîme chronologique – avec tout ce que cela implique sur le plan de l'hiatus culturel – qui nous sépare de l'individu dont on cherche à retracer l'histoire, et que l'on tente d'imaginer le véritable naufrage des documents qui le concernaient à son époque, l'entreprise peut paraître totalement vaine et illusoire, et décourager parmi les plus enthousiastes des égyptologues.

Néanmoins, de ce point de vue de la nature de nos sources, Amenhotep IV-Akhénaton semble faire étonnamment figure d'exception dans ce véritable désert d'informations proprement historiques. Et le lecteur un peu fêru d'égyptologie sera sans doute surpris, voire fasciné, – comme je le reste toujours moi-même, – par la précision et, souvent, la qualité des informations qui nous sont parvenues à propos de ce souverain du milieu du XIV^e siècle avant notre ère dans le contexte de l'historiographie pharaonique. Mais il ne faudrait pas, sous ce prétexte, succomber à l'illusion d'une proximité réelle et sans filtre avec le personnage historique d'Amenhotep IV-Akhénaton. La figure d'Akhénaton pose, en fait, un singulier et complexe problème de réception historique, qu'il convient absolument de rappeler ici et de prendre en considération avant de l'aborder lui, de quelque manière que ce soit.

À l'issue de son règne de 17 années, pour diverses raisons convergentes sur lesquelles nous reviendrons dans la suite de cet ouvrage, ce pharaon adorateur du seul dieu Aton fut rejeté par ses contemporains, puis, surtout, par ses successeurs, dans les oubliettes de l'histoire, privé de toute postérité mémorielle, – ou presque. Pour que son oubli soit total, – ou en tout cas maximal, – on effaça toute trace manifeste de son règne

et de son existence, en démontant systématiquement ses monuments et en les enfouissant dans de nouvelles structures, ce qui eut pour conséquence, inopinée, d'en assurer une meilleure préservation archéologique. De ce fait, pour reprendre l'heureuse formule de Jan Assmann, à l'inverse de tous les autres fondateurs de religion, Akhénaton est un personnage de l'histoire et non de la mémoire. En effet, contrairement à ce que l'on observe pour Moïse, Jésus ou Mahomet, notre seule et unique source de connaissance de sa véritable histoire n'est pas ce que la mémoire collective a voulu en retenir, mais bien les documents contemporains de son existence. Dans le contexte de l'Histoire des religions, la situation paraît donc exceptionnelle et même, de prime abord, assez idéale, – moyennant les réserves que j'évoquais ci-dessus à propos de la vocation idéologique des monuments pharaoniques.

Cependant, à peine fut-il exhumé des sables du passé et de l'oubli, que le personnage d'Akhénaton se trouva, dès la fin du XIX^e siècle, réapproprié et déformé, – parfois jusqu'au risible, – suivant les fantasmes et les besoins identitaires de l'époque contemporaine vis-à-vis de l'Égypte antique, – perçue, depuis la fin du Moyen Âge, comme un lointain précurseur de l'Occident et de ses valeurs. Insidieusement, cette renaissance, ou, plus exactement, ces recreations modernes du royal zélateur de l'Aton abolirent toute forme de distance entre le pharaon du XIV^e siècle avant J.-C. et notre présent. C'est ainsi qu'en 1894, un égyptologue aussi influent que William Matthew Flinders Petrie, le père-fondateur de l'égyptologie britannique et de l'archéologie scientifique, terminait sur ces mots sa publication des premières fouilles systématiques de la capitale créée par Amenhotep IV-Akhénaton sur le site d'Amarna :

« Par sa position remarquable, la grandeur de ses changements, la modernité de sa pensée et le naufrage de ses idées, cet étrange humaniste est l'un des personnages les plus fascinants de l'histoire ; et dans son visage, nous pouvons à présent regarder, comme si nous l'avions vu lui, en chair et en os. »

Et, situation paradoxale s'il en est, le personnage de la mémoire, moderne et non pharaonique, le personnage de la représentation culturelle contemporaine, en vint, presque immédiatement, à estomper et à étouffer littéralement celui de l'histoire, pourtant miraculeusement préservé par l'archéologie.

De nos jours, à la faveur de cette véritable absorption occidentale, « aucun souverain de l'Ancienne Égypte n'a peut-être fait couler autant d'encre de la plume des historiens, archéologues, moralistes, romanciers et amateurs divers que le pharaon Akhénaton », comme le relevait très justement Cyril Aldred. Les biographies du monarque atoniste, qu'elles soient ouvertement romancées ou se veuillent scientifiques, sont devenues presque indénombrables, mais pratiquement aucune n'échappe à l'effet de ce miroir déformant créé par les attentes de l'époque contemporaine

vis-à-vis de cet atypique souverain de l'Égypte antique. En 2000, Dominique Montserrat a consacré un ouvrage remarquable à ce sujet (*Akhenaten. History, Fantasy and Ancient Egypt*, Routledge, Londres et New York). Il y définissait son projet comme suit :

« Ce livre ne porte sur l'Akhénaton historique que d'une manière périphérique. Ce n'est pas une biographie du personnage, mais plutôt une métabiographie – un regard sur le processus de représentation biographique. Il porte en réalité sur les usages du passé archéologique et sur le dialogue entre passé et présent : comment Akhénaton est-il simultanément un héritage du passé et un fait du présent. Ce n'est pas vraiment Akhénaton qui m'intéresse, mais bien les raisons qui poussent d'autres personnes à s'intéresser à lui et à considérer son histoire (ndlr : "story" et non "history") pertinente et inspirante alors qu'il est mort depuis trois millénaires et demi » (p. 2).

Mais une des conséquences de l'admirable travail de mnémohistoire, – pour se référer aux concepts de Jan Assmann, – réalisé par D. Montserrat à propos de la figure contemporaine et protéiforme d'Akhénaton est que la biographie historique de ce dernier reste encore largement à écrire. En effet, comme l'auteur le met parfaitement en évidence, les égyptologues, pas plus que leurs contemporains, n'ont en général su échapper à ce phénomène d'« hallucination culturelle » que suscite Amenhotep IV – Akhénaton, et force est de constater qu'ils y ont même souvent largement contribué. Ainsi, le lecteur, qu'il soit un amateur ou un égyptologue, s'il ne connaît pas les sources de première main, reste-t-il souvent bien en peine de distinguer ce qui est historiquement avéré de ce qui relève de l'opinion, – voire de la projection, – personnelle, entre l'Akhénaton précurseur du Christ d'Arthur Weigall et de James Henry Breasted, l'humaniste préscientifique de W.M.F.I. Petrie, le despote éclairé d'Adolf Erman, le pharaon rationaliste de Rudolf Anthes, « le bon dirigeant qui aime l'humanité » de Cyril Aldred, l'excentrique dégénéré, iconoclaste et dictatorial de Donald B. Redford, le premier fondamentaliste de l'histoire de Erik Hornung, le réformateur religieux traumatisant de Jan Assmann, le philosophe présocratique de James P. Allen, le faux prophète de C. Nicholas Reeves, l'adolescent impétueux et frondeur de Marc Gabolde ou le praticien de la *realpolitik* de John C. Darnell et Colleen Manassa, pour n'épingler ici que quelques portraits dressés par d'éminents représentants de la communauté égyptologique, garants de la scientificité de cette discipline. Que dire si l'on y ajoute l'Akhénaton proto-islamique, celui des afrocentristes, des pères de la psychanalyse, des théosophes, des sympathisants fascistes, des marxistes, des hippies, des rappeurs, Akhénaton figure de proue du mouvement gay ou même l'Akhénaton extraterrestre, né sous la plume de Daniel Blair Stewart et qui connaît de nos jours un certain succès sur l'internet ?

Tant l'exceptionnelle popularité de la figure d'Akhénaton que la diversité de ses réinterprétations à l'époque contemporaine rappellent à l'égyptologie

son devoir sociétal primordial : diffuser auprès du plus large public les connaissances relatives à l'Égypte ancienne qu'il est aujourd'hui possible d'établir par une démarche qui veille à rester scientifique. Et ce, même si, comme toute personne qui s'intéresse un tant soit peu à l'Histoire en est consciente, le processus même d'écriture de l'histoire implique une interaction entre l'historien et les événements qu'il relate, c'est-à-dire une inévitable subjectivité.

Dans un tel contexte – où s'entremêlent inextricablement et souvent de façon presque caricaturale histoires, mémoires et revendications du passé –, comment se lancer dans la rédaction d'une nouvelle biographie d'Amenhotep IV – Akhénaton qui puisse répondre à l'attente légitime de notre société contemporaine vis-à-vis de l'égyptologie ?

La solution s'offre, me semble-t-il, d'elle-même, en raison de la nature véritable de la documentation qui nous est parvenue à propos de ce pharaon et de son époque : des documents archéologiques. Le personnage d'Akhénaton, par son histoire particulière, tant en Égypte ancienne (avec son effacement mémoriel) que dans le monde contemporain (avec sa récupération à toutes les causes modernes), impose effectivement une biographie d'un genre un peu particulier, que je propose d'appeler une biographie archéologique. Celle-ci ambitionne non pas de reconstituer une belle histoire narrative, apte à séduire notre appétit de romanesque, mais bien de décrire les faits historiques et les événements tels qu'ils sont matériellement attestés, et, de ce fait, incontournables. Une telle démarche oblige, bien sûr, à renoncer à combler les trous qui parsèment le chemin qu'il convient de retracer, – des petites crevasses sur les bords de la route aux ponts entiers, parfois définitivement effondrés, – mais elle offre de multiples avantages d'un point de vue scientifique : en effet, en plus d'accorder la primauté à la nature même des sources utilisées plutôt qu'aux attentes – souvent inconscientes – de l'historien, elle contraint celui-ci à expliciter sa démarche interprétative et, ce faisant, permet à son lecteur de distinguer les faits de leur herméneutique et, ainsi, de comprendre comment sont générées les connaissances qui lui sont présentées. Cette qualification épistémologique des interprétations, qui veille à distinguer les certitudes de ce qui est probable, vraisemblable, plausible, incertain, indémontrable, hypothétique ou séduisant, permet d'éviter la tentation de nier la subjectivité inhérente à toute démarche historiographique, en assumant cette subjectivité dans l'exposé même des déductions qui sont réalisées à partir des faits archéologiques.

J'espère qu'ainsi cet ouvrage donnera au lecteur, quel que soit son niveau de connaissance égyptologique, un état de la question de ce que l'on sait à l'heure actuelle sur Akhénaton et, en même temps, de tout ce que l'on ne sait pas, qui compte bon nombre d'informations que l'on ne pourra sans doute jamais plus connaître.

En fonction des remarques qui précèdent, de la nature des documents issus du règne d'Amenhotep IV – Akhénaton et de celle du genre même

de la biographie historique (ou archéologique, comme je propose de qualifier celle-ci), j'ai structuré mon propos dans la suite de l'ouvrage en plusieurs chapitres qui, outre le premier, consacré à une – brève – synthèse sur la redécouverte d'Akhénaton à l'époque moderne – qu'impose, me semble-t-il, ce singulier personnage –, correspondent en fait à ce que l'on peut aujourd'hui objectivement isoler comme des grandes phases de la vie du roi (son enfance, son règne avant l'avènement de l'Atonisme, cet avènement et la période où le roi et sa cour ont déménagé à Amarna), et ce jusqu'à sa vie *post mortem* (pour le dernier chapitre). D'inégale ampleur, ces différents chapitres peuvent parfois paraître davantage comme des parties de livre, subdivisées en sous-chapitres, mais une telle structure permet de donner à l'exposé une logique cohérente avec celle qui est intrinsèque à son objet : la vie d'Akhénaton.

Avant d'aborder le sujet proprement dit, que le lecteur me permette encore quelques remarques d'ordre plus strictement formel.

Tout d'abord, j'ai veillé à citer le plus souvent possible les textes anciens, afin de tenter de rendre justice à l'expression qui fut donnée des faits à leur époque. Dans cette perspective, je me suis conformé aux conventions habituelles de transcription en philologie historique, selon lesquelles des parenthèses signifient un élément qui n'est pas lexicalement présent dans le texte mais peut être ajouté pour améliorer la compréhension de la traduction ; des crochets ([]) encadrent une restitution d'élément(s) en lacune, partielle ou totale, et les signes < et > correspondent à une correction d'un élément jugé fautif dans le texte original.

J'ai par ailleurs suivi les usages les plus courants en égyptologie francophone pour la transcription des noms ou termes en égyptien ancien, une langue qui ne note, en réalité, que les consonnes ou certaines voyelles qui se comportent comme des consonnes dans la structure des mots. Ces transcriptions sont donc, nécessairement, conventionnelles. Que le lecteur ne s'étonne pas de les retrouver légèrement différentes dans d'autres livres ou, *a fortiori*, dans d'autres langues. Pour le nom du roi, il existe dans la bibliographie relative à l'époque atoniste une fluctuation – qui peut paraître déroutante – entre Aménophis, Amenhotep et Akhénaton. S'il est aujourd'hui bien établi que le premier résulte d'une méprise par l'intermédiaire du grec ancien et doit être abandonné au profit d'Amenhotep, j'ai veillé à distinguer ce dernier nom, le nom de naissance du pharaon atoniste, de celui d'Akhénaton, en fonction de l'époque à laquelle on peut situer les événements évoqués, c'est-à-dire en fonction du fait que le roi lui-même se faisait appeler Amenhotep ou Akhénaton au moment du règne dont il est question. Le site de la fondation principale d'Amenhotep IV – Akhénaton est également désigné de diverses manières selon les auteurs : Amarna, el-Amarna, Tell el-Amarna... Comme Sydney Aufrère l'a récemment rappelé, ces différentes appellations correspondent toutes à des néologismes d'archéologues, résultant du

mélange ou de la confusion des noms des villages modernes implantés sur le site et des populations qui y habitent¹. Puisqu'il ne s'agit pas d'une butte stratifiée que l'on appelle un Tell en archéologie proche-orientale et que l'article arabe « el- » se justifie difficilement devant ces noms modernes créés par des Occidentaux, suivant l'usage le plus fréquent en égyptologie, j'ai systématiquement privilégié la désignation d'Amarna.

D'un point de vue plus strictement rédactionnel, j'ai essayé d'exploiter les possibilités qu'offrent les incises, les parenthèses et, surtout, les notes de fin de texte pour proposer un discours à plusieurs niveaux de lecture, en fonction du degré de précision des informations que le lecteur voudra rechercher dans ce livre. C'est ainsi que les notes en fin d'ouvrage serviront, fondamentalement, à exposer des commentaires de détail ou des références bibliographiques destinées à ceux qui souhaiteraient vérifier par eux-mêmes les sources invoquées ou aller plus loin sur l'un ou l'autre sujet abordé. Enfin, que mes collègues qui me liront veuillent bien m'en excuser, afin d'éviter d'alourdir inutilement le propos, j'ai assez systématiquement omis de refaire l'historique complet des différentes questions qui sont abordées dans ce livre, préférant un exposé des faits avérés ou les mieux étayés, voire des hypothèses actuellement retenues par la majorité.

I

LA REDÉCOUVERTE ET L'INTERPRÉTATION D'AKHÉNATON À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Comme cela a été évoqué dans l'introduction, Akhénaton fut rejeté par ses contemporains, puis surtout ses successeurs, dans les oubliettes de l'historiographie pharaonique officielle et se retrouva, de ce fait, totalement absent – ou presque² – de l'héritage antique de l'ère moderne. Il serait faux, en effet, de croire que l'Occident n'avait aucune connaissance du passé pharaonique de l'Égypte avant que Jean-François Champollion ne comprenne la clé du système de l'écriture hiéroglyphique, en septembre 1822. Les « auteurs classiques », grecs et latins, avaient transmis aux Temps Modernes une quantité impressionnante d'informations, plus ou moins correctes, à propos de la civilisation égyptienne, qu'ils tenaient pour la plupart en haute estime ; et bon nombre de pharaons, tels Mykérinos, Sésostris ou Ramsès, étaient connus des érudits depuis le xv^e siècle, grâce à cette littérature si prisee à l'époque pour redonner naissance à l'Antiquité. Sans la connaissance de l'existence et du nom de Ramsès et de Thoutmosis, Champollion ne serait d'ailleurs sans doute jamais parvenu à sa célèbre découverte, fondatrice de la science égyptologique. Mais Akhénaton n'eut aucun droit à cette préservation historiographique et, privé de toute postérité mémorielle officielle dès l'Antiquité, il dut être redécouvert, avant même de pouvoir être restitué dans son contexte. Ce phénomène prit un certain temps et mérite que l'on s'y attarde dans un ouvrage comme celui-ci, car l'histoire de la redécouverte d'Akhénaton a considérablement influencé nos conceptions actuelles de ce pharaon peu ordinaire.

1. LA PLUS ANCIENNE ATTESTATION CONSERVÉE : SOUS LES RAYONS DU ROI-SOLEIL

L'ironie de l'histoire fait que, dans l'état actuel de notre documentation, la plus ancienne attestation moderne que l'on ait conservée d'Akhénaton remonte précisément au règne d'un autre roi-soleil : Louis XIV.

Depuis le traité des capitulations, signé en 1537 par François I^{er} et Soliman le Magnifique, sultan d'Istanbul, la France disposait d'un consul au Caire, auquel Louis XIV, par l'intermédiaire de Colbert, envoyait des instructions pour récolter des antiquités égyptiennes. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas par ce biais que la France du Roi-Soleil entra en contact avec l'Égypte du « bel enfant d'Aton ». C'est au père Claude Sicard, supérieur de la mission jésuite au Caire, que l'on doit ce premier contact.

Claude Sicard, né à Aubagne le 6 mars 1676 et décédé au Caire, de la peste, le 12 avril 1726, s'est rendu célèbre par les nombreux voyages qu'il effectua en Orient à partir de 1706, et particulièrement en Égypte, où il essaya de gagner l'Église copte à l'Union des Églises, tout en manifestant un intérêt extraordinaire pour le patrimoine archéologique et historique du pays. Il avait d'ailleurs projeté la rédaction d'un important ouvrage sur les monuments de l'Égypte antique, qui suscitait à l'époque de plus en plus d'engouement en Europe, mais ne put mener à bien ce projet, emporté par une épidémie de peste à l'âge de cinquante ans. Il fut néanmoins un des tout premiers Occidentaux à s'aventurer dans les régions les plus reculées de l'Égypte, au-delà du Delta et du Caire, que les Européens dépassaient alors rarement ; et c'est ainsi qu'en 1718, il identifia le site de Thèbes, les colosses de Memnon ou encore la Vallée des Rois. Les connaissances qu'il accumula de la sorte et le récit de ses pérégrinations étaient très appréciés à la Cour de France, comme en atteste, par exemple, la longue relation de voyage qu'il adressa en juin 1716 au comte de Toulouse, fils du roi et grand admirateur des travaux et des recherches du père Sicard. C'est par cette lettre que nous apprenons qu'en novembre 1714, il se trouvait dans la région de Mallaoui (un peu au nord du site d'Amarna [*infra*, fig. 5 – 4]), en une contrée réputée assez hostile, à en croire ses contemporains le Rouennais Paul Lucas, antiquaire du roi, et Frédéric-Louis Norden, mais où la communauté copte était et est encore aujourd'hui assez nombreuse ; il fut alors mis sur la route d'un « monument singulier », que son « conducteur » voulut lui faire voir, « et qui mérite en effet d'être vu ». Voici la description qu'il en donne, très révélatrice de la perception qu'un homme de son temps pouvait avoir d'un tel document issu du passé pharaonique, encore si mal connu :

« C'est un sacrifice offert au soleil. Il est représenté en demi-relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pu défendre ce demi-relief contre les injures du temps ; mais elle n'a pu résister au fer, dont les Arabes se

sont servis pour détruire ce que l'on voit de tronqué dans la figure de ce sacrifice. Je l'ai dessiné tel que je l'ai vu. La roche dont j'ai parlé fait partie d'un grand roc, qui est au milieu d'une montagne. Il a fallu bien du temps et un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur, sur une cinquantaine de largeur et de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc que toutes les figures qui accompagnent ce sacrifice du soleil sont renfermées. On voit d'abord un soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamètre. Deux prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les prêtres, sont à leur côté et leur présentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au-dessus du soleil, il y a trois agneaux égorgés et étendus sur trois bûchers, composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bûcher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du soleil, opposé au côté des deux sacrificateurs, il y a deux femmes et deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décapitées. Derrière les deux petits garçons, il y a une espèce de cadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands qui sont sculptés dans les autres parties de la niche.

Je cherchai de tous côtés quelque inscription, ou autre chose, qui pût me donner l'intelligence de toutes ces différentes figures, et de l'usage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année où cet ouvrage a été fait, et le nom de son auteur. Je n'ai pu rien découvrir ; ainsi je laisse aux savants, curieux des antiquités, à deviner ce qui m'est demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en falloît pour dessiner fidèlement la représentation de ce sacrifice, qu'on dit être un sacrifice offert au soleil, j'allai passer la nuit à Mellawi. »

L'égyptologue Baudouin van de Walle, qui a attiré l'attention sur ce texte, a parfaitement démontré que le monument décrit par Claude Sicard est sans nul doute la stèle-frontière A d'Amarna, près de Touna el-Gébel³ (pl. n. et bl. I). L'illustration qui accompagne la relation du père Sicard lorsqu'elle est éditée en 1717 connaîtra une assez bonne diffusion, grâce à sa reproduction dans le *Supplément* au célèbre livre de l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Monfaucon (1724). Cependant, l'hiatus entre cette gravure et le monument original qu'elle est censée représenter est tout à fait remarquable.

Outre les erreurs d'interprétation de Claude Sicard (qui prend Akhénaton et Néfertiti pour deux prêtres aux longs bonnets pointus ou deux femmes, les princesses du couple royal pour deux petits garçons, ou encore les pains d'offrande pour des moutons immolés), il faut noter combien l'image est teintée par son époque et par la conception que l'on avait alors de l'art égyptien. Ainsi, comme le souligne Baudouin van de Walle, le disque solaire d'Aton, simple disque bombé, agrémenté d'un uræus vu de face et diffusant ses rayons vers le bas, est remplacé, de manière très

significative, par un soleil à visage humain, dont les rayons se propagent tous azimuts, suivant un motif très en vogue en Europe dès le *xvi*^e siècle, notamment en référence à l'Égypte, puis, à l'époque qui nous occupe ici, indissociablement lié à la symbolique de la royauté de Louis XIV (décédé depuis seulement deux ans lorsque la gravure paraît). Les quelques hiéroglyphes qui complètent la scène sont tout aussi remarquables : disposés de manière farfelue par rapport à l'original et, même, à la description textuelle du père Sicard, ils ne servent manifestement qu'à donner une touche égyptisante à la reproduction ; ils sont d'ailleurs très représentatifs du répertoire et de l'idée que l'on se faisait des hiéroglyphes égyptiens depuis le *xv*^e siècle, avec, en particulier, dans le coin inférieur gauche de la scène, un protomé d'animal debout, pattes antérieures dressées, hiéroglyphe inventé à la Renaissance sur la base de descriptions relevées dans des textes de l'Antiquité gréco-romaine. Enfin, le groupe statuaire au sud de la stèle a été intégré dans le relief, en dépit des propos de Cl. Sicard, qui précise bien que ces quatre figures sont « en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos ». Même si le père jésuite fait référence à deux reprises au dessin qu'il a exécuté « fidèlement » de cette stèle, il apparaît indubitablement que cette gravure fut réalisée par un illustrateur d'après les données fournies par Cl. Sicard, exactement comme la carte qui accompagnait le compte rendu que ce dernier adressa à l'Académie de son voyage en Haute Égypte fut dessinée par le géographe parisien d'Anville, suivant les instructions directes de l'aventureux Jésuite.

Dans la perspective de la redécouverte d'Akhénaton, cette gravure se révèle donc finalement dénuée de toute valeur documentaire, pour reprendre les termes de B. van de Walle, si ce n'est qu'elle atteste, comme le texte qu'elle accompagnait, de ce tout premier contact recensé, établi par Claude Sicard. On se laisse facilement aller à imaginer l'usage qu'aurait pu faire l'idéologie de Louis XIV, Roi-Soleil qui se voulait un champion du monothéisme chrétien, de l'exemple précurseur que pouvait constituer Akhénaton, à une époque où l'Égypte pharaonique était encore conçue par l'Occident comme annonciatrice du Christianisme ; mais il n'en fut rien. Force est de constater que la compréhension d'Akhénaton, malgré la découverte du père Sicard, était à l'époque totalement nulle, et qu'il en allait de même pour la connaissance de son art et de son iconographie. Il faudra attendre plus d'un siècle pour que le monde occidental puisse véritablement découvrir l'expression artistique si particulière du règne d'Akhénaton⁴.

En 1824, John Gardner Wilkinson (1797-1875) est le premier voyageur européen à visiter les tombes de notables de la partie nord du site d'Amarna ; mais c'est seulement deux ans plus tard qu'il y reviendra en compagnie de James Burton (1788-1862), qui en copie quelques scènes qui seront ainsi diffusées (fig. 1 – 1). Sur une carte schématique qu'il

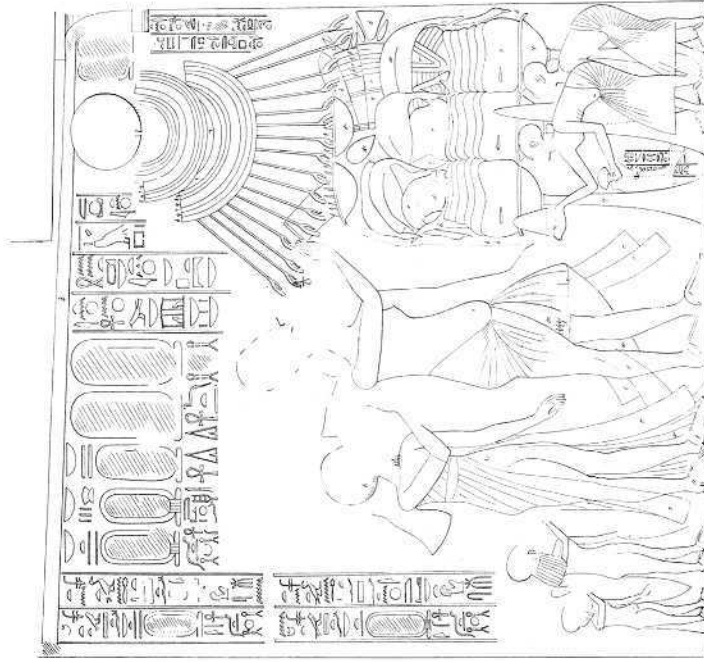


PLATE XXIII

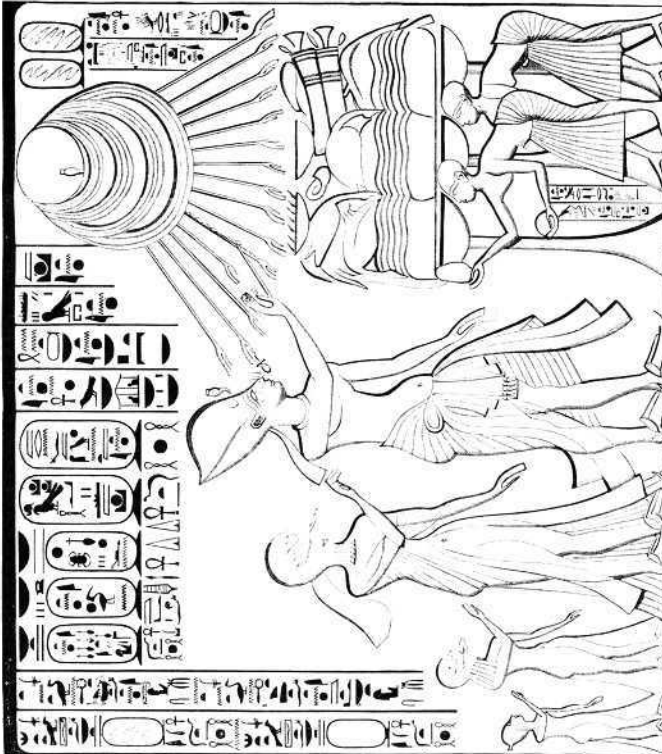


Illustration and drawing by the author. See also p. 104.

Fig. 1 - 1 : Scène d'offrande à Aton dans la tombe de Mériré (TA 4), reproduite par J. G. Wilkinson en 1878 et par N. de G. Davies en 1903.

dresse à cette occasion du centre-ville de l'antique cité d'Amarna, Wilkinson mentionne un ou plusieurs fragments statuaires – qu'il a dû emporter en Angleterre – à l'emplacement où, à la fin du siècle, Howard Carter découvrira, sous la houlette de Flinders Petrie, les vestiges de la destruction des statues royales qui décoraient le grand temple d'Aton. En 1826, toujours, le Musée du Louvre entre en possession de la première œuvre d'art atoniste attestée en Europe, une statuette royale aujourd'hui conservée sous le n° d'inventaire AE 004253 (ancien N 831) (pl. coul. I – 1).

La même année, J.-Fr. Champollion, envoyé en Italie deux ans plus tôt pour expertiser des collections d'antiquités égyptiennes suite à sa célèbre découverte évoquée plus haut, mentionne dans sa seconde *Lettre au duc de Blacas* quelques documents du Musée de Turin qui comportent les cartouches d'Akhénaton. Il n'a cependant pratiquement aucune idée précise de la situation chronologique à attribuer à ce roi.

2. LES PREMIERS SAVANTS ET PÈRES-FONDATEURS DE L'ÉGYPTOLOGIE : CHAMPOLLION, LEPSIUS ET PETRIE

C'est en novembre 1828 que Champollion (1790-1832) passera une et une seule fin d'après-midi sur le site d'Amarna. Il dirige alors, en compagnie d'Ippolito Rosellini (1800-1843), l'expédition franco-toscane, une entreprise scientifique qui, un peu dans la continuité de l'expédition d'Égypte sous Bonaparte (en 1798-1801), vise à inventorier et colliger les monuments et vestiges de l'Antiquité accessibles sur le sol d'Égypte. Une telle démarche, outre qu'elle permet enfin au déchiffreur des hiéroglyphes d'entrer en contact direct avec la civilisation qui occupe ses pensées depuis plus de vingt ans, apparaît comme une sorte de nécessité scientifique. En effet, le patrimoine archéologique de l'Égypte est à l'époque sauvagement pillé. Non sans le consentement des autorités locales, plusieurs diplomates occidentaux, comme le Britannique Henry Salt et son grand rival, le consul général de France Bernardino Drovetti, rassemblent, avec l'aide de quelques aventuriers souvent peu scrupuleux, de vastes collections d'antiquités. Le but poursuivi est évidemment de les revendre à prix d'or aux cours d'Europe, où, avec la publication de *La Description de l'Égypte* (1809-1828), la mode et le style « retour d'Égypte » ont tôt fait d'embraser les passions égyptomanes bien au-delà des frontières de l'Hexagone. C'est ainsi que naîtront les grandes collections égyptologiques d'Europe, au British Museum, au Museo Egizio de Turin, au Louvre et à l'Ägyptisches Museum de Berlin. J.-Fr. Champollion et I. Rosellini doivent donc travailler dans l'urgence et procèdent déjà, pourrait-on dire, à de l'archéologie de sauvetage avant la lettre. Dans

Composition et mise en page



N°édition : L.01EUCNFD0869.N001

Dépôt légal : mars 2010